

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Le travailleur social, un « néo-clerc » qui s'ignore ou se sous-estime ?

Social workers: "new priests" who are unconscious of or underestimate themselves?

El trabajador social: ¿un "neo-clérigo" que se ignora o se subestima?

Josianne Bodart Senn

Numéro 26 (66), automne 1991

Le sacré au coeur du social. L'incontournable facteur religieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033895ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033895ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bodart Senn, J. (1991). Le travailleur social, un « néo-clerc » qui s'ignore ou se sous-estime ? *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (26), 89–97.
<https://doi.org/10.7202/1033895ar>

Résumé de l'article

Le « néo-clerc » sait interpréter le secret des choses de la vie grâce à une confrontation directe avec la réalité. Le travailleur social en est un quelquefois, mais il exclut le monopole et la spécialisation, pour se mettre en condition de ressourcement auprès d'un « sacré sauvage ». Cette aspiration à recomposer à partir des forces vives s'enracine dans une trajectoire familiale et dans une carrière professionnelle où le travail social n'est souvent qu'une étape. Quelques travailleurs sociaux semblent avoir trouvé le moyen de « jongler » avec les paradoxes et de « bricoler » des solutions aux situations limites. Eux seuls ne sont pas des « néo-clercs » qui s'ignorent ou se sous-estiment.

Le travailleur social, un «néo-clerc» qui s'ignore ou se sous-estime ?

Josianne Bodart Senn

C'est sur la base d'une double expérience d'assistante sociale et de chargée de la formation méthodologique des futurs travailleurs sociaux à l'Université de Fribourg (Suisse) que j'ai entamé, en 1978, une observation systématique et une analyse du champ du travail social (Bodart, 1983). Il me fallait alors définir mon engagement, ou du moins préciser ma propre conception du travail social. « Garder ainsi un œil froid qui scrute et un œil chaud qui participe », comme aimait à le répéter mon directeur de thèse, le professeur Jean Remy, risquait de susciter le scandale auprès des positivistes comme chez les praticiens. Pour me préserver de tout fanatisme et porter un regard externe sur le monde du travail social et, en



même temps, pour éviter tout fatalisme et conserver la richesse du regard interne, j'ai pris le parti d'analyser divers matériaux.

Dans un journal de type ethnologique, j'avais décrit au jour le jour et de manière spontanée, donc subjective, les divers faits de

la vie collective dont j'étais le témoin et parfois l'une des protagonistes. Puis j'avais considéré ce journal comme un document, j'avais laissé reposer ces notes éparses (je les avais en somme « encavées », comme un bon vin qui doit vieillir), pour ne les ressortir que lorsque la distance dans le temps me permettrait de les « travailler » à volonté grâce à une comparaison avec d'autres documents, à savoir des biographies, des productions scientifiques, des rapports de stage, mais aussi toute la littérature professionnelle et les documents historiques qui étaient à ma disposition. Une analyse de contenu de ces matériaux m'a permis de dégager la logique implicite des pratiques et discours des travailleurs sociaux.

Le champ du travail social paraissait en effet structuré par un réseau d'alliances et d'oppositions qui ne pouvaient s'expliquer par les discours rationnels ou les commentaires spontanés. Il me fallait donc viser les « dessous » de ces pratiques et discours afin d'en extirper les principes d'organisation. C'est pourquoi j'ai utilisé la méthode d'analyse structurale (Hiernaux, 1977 ; Remy, 1990) élaborée à l'Université de Louvain-la-Neuve sous la direction du professeur Jean Remy.

Tout en continuant à prendre note des événements « aberrants » (ceux contre lesquels « on se cogne » car ils restent incompréhensibles), j'ai poursuivi ma carrière à la fois dans le secteur de la formation continue des travailleurs sociaux et dans celui de l'initiation gérontologique et sociologique auprès d'infirmières, d'éducateurs spécialisés, de bénévoles ou du grand public. Une telle trajectoire conditionne le type de questionnement qui va suivre : d'une part, je reste marquée par le monde du travail social, qui confond facilement la question du « que faire » avec celle du « qui suis-je » ; d'autre part, j'ai acquis des réflexes de sociologue questionnant au lieu d'expliquer, dérangeant alors qu'on lui demande de rassurer, curieuse du « qui fait quoi ».

Dans cet esprit, il me paraît intéressant de mettre en évidence

le facteur religieux qui émerge dans le champ du travail social en posant les questions suivantes :

1. Comment le travailleur social se distingue-t-il des autres professionnels de l'aide, et en particulier du prêtre et du médecin ?

2. Selon quelles références le travailleur social agit-il ? Qui sont les clercs et les « néo-clercs » dans le champ du travail social ?

3. En fonction de quel enjeu justifie-t-il son effort ou comment se situe-t-il par rapport aux forces du « sacré sauvage » ?

4. N'y a-t-il pas plusieurs types d'identités de travailleur social et comment chacune d'elles conduit-elle des transformations spécifiques des trajectoires professionnelles ?

Ces questions vont me permettre d'articuler le propos qui va suivre en quatre paragraphes distincts.

Le travailleur social, le prêtre et le médecin

La formation n'est pas centenaire et la définition même de la profession ne fait pas encore l'unanimité. C'est donc par rapport au système social qui l'a produit et le nourrit que je vais définir le travail social : il est l'ensemble des pratiques, accompagnées ici ou là de discours, qui se fondent sur un constat de faiblesse et de lacune des institutions modernes et qui contrébalancent une mission d'amélioration, de correction, de compensation ou de transformation de celles-ci, cette mission étant intimement liée à une lecture particulière de soi et du monde et modelée par une position particulière d'intermédiaire. Toute tentative de constitution de l'identité se fonde sur un rapport entre le « proche » et le « lointain » (autrement dit entre le « même » et le « semblable »), une comparaison entre diverses professions (Bodart, 1984a) concernées par

« l'humain » et par la « relation d'aide ».

Le travailleur social, le prêtre et le médecin vivent tous trois l'approche quotidienne du drame, de la souffrance et de la mort, voire de la non-vie ou du flirt dangereux avec la mort. Ainsi, dans le domaine des toxicomanies, le travailleur social sera celui qui adopte la perspective la plus globale en privilégiant le vécu appréhendé « à l'état brut », ce qui l'amène parfois à ne plus pouvoir en parler, « car ce qui se vit intensément ne peut se dire avec des mots ». Ni maladie, ni vice, la toxicomanie est alors envisagée comme une situation limite.

À ce propos, j'ai montré ailleurs (Bodart, 1982) comment le travail social constituait une version non religieuse de la quête du sacré. L'analyse des réactions d'une assistante sociale à la suite du suicide d'un client m'avait en effet permis d'élucider un exemple de relation d'aide. Pour cette assistante sociale, le suicide est autre chose qu'une simple violence contre soi-même, il n'est pas vraiment destruction de soi, mais plutôt, au sens symbolique, construction d'un projet ultime, une façon comme une autre d'affronter le destin et de dire non au quotidien. En outre, le suicide du client est pour cette assistante sociale une occasion de domestiquer le danger, qui pour elle est risqué de faiblesse, et de redonner sens à son projet : « c'est une invitation à la vie, à l'espoir, à la spiritualité », écrit-elle.

Ce texte peut paraître exceptionnel, voire marginal. Il suffit de tendre attentivement l'oreille lors de colloques ou d'échanges entre travailleurs sociaux pour comprendre qu'il n'en est rien. Traitant des sujets les plus variés, le discours du travailleur social est généralement structuré par la notion de « jeu de la vie et de la mort », jeu

qu'il ne maîtrise plus (dans les cas de toxicomanie) ou alors trop bien (dans les cas de suicide). Il dénonce ainsi l'absurdité des situations dramatiques et en cherche le sens à partir d'une vie perçue par ses côtés les plus quotidiens.

De là, une perspective vocationnelle de son action : le travailleur social dira toujours que c'est l'action qui compte ; que, quoi qu'il arrive, il faut rester pragmatique et terre-à-terre. Et pourtant, son temps de travail est truffé de réunions, colloques, évaluations, séances de synthèse et commissions de toutes sortes, où, il est vrai, il est plus enclin à faire part de ses états d'âme qu'à participer à une véritable analyse de la situation. Pris dans le tourbillon de l'action, il n'imagine pas un instant une éventuelle abstention : « ne rien faire » ou « laisser faire » est littéralement inconcevable, il démontrera que la non-directivité n'est jamais une attitude passive et, de ce fait, reformulera sa vocation (il *est* ce qu'il *fait* et ce qu'il *fait* lui permet d'*être*).

L'outil du travailleur social, c'est donc avant tout sa personnalité, plus exactement sa capacité d'entrer en contact avec l'Autre et à créer de la socialité. Cela suppose une présence inscrite dans un engagement. Comme le prêtre, le travailleur social n'envisage l'échange qu'en termes de gratuité et, à l'inverse du médecin, il refuse l'échange marchand, c'est-à-dire le paiement à l'acte. La distinction est plus subtile car le travail social n'est pas un sacerdoce, c'est aussi une fonction salariée qui par ailleurs exige la neutralité, comme le soulignent tous les codes de déontologie. Cette profession implique un contrat de travail et conduit parfois à un mandat de fonctionnaire. Et pourtant, le travailleur social utilise le vocabulaire des professions libérales :

comme le commerçant, l'avocat, le médecin ou le psychothérapeute, il a sa clientèle.



Au-delà de ces dilemmes institutionnels, le travailleur social se distingue du prêtre, qui détient le monopole du sens à donner à la mort, et du médecin, qui protège son monopole du pouvoir de guérir (c'est-à-dire de faire reculer la mort). Le travailleur social, quant à lui, semble refuser tout monopole et toute spécialisation. Seul son « savoir-être » compte vraiment et, quel que soit le niveau de sa formation (universitaire compris), il se soumet sans rechigner à une évaluation (souvent arbitraire) de la solidité et de l'épanouissement de sa personnalité. Ensuite, par l'enseignement de la méthodologie, le compagnonnage du chef de stage et les nombreuses séances de supervision, il sera censé apprendre à garder une attitude de « juste distance » par rapport à sa clientèle et au caractère dramatique du vécu. Par ailleurs, il cherchera auprès de spécialistes l'assurance que « rien n'est jamais perdu », que « l'on peut toujours faire quelque chose ». Il appréciera chez ceux-ci non la fiabilité de leurs connaissances, mais leur « forte personnalité » ou leur manière « séduisante » d'affronter le réel quand elle « fait écho » à son intuition et la rend plus cohérente. L'éventuel caractère dog-

matique du savoir des spécialistes ne le heurte pas : l'éthique, le droit, l'anatomie disent, en mots, une réalité « déjà là » et en ce sens apportent une certaine assurance. Les clercs traditionnels ont ainsi une place privilégiée dans la formation de base des travailleurs sociaux.

Clercs et néo-clercs dans le champ du travail social

Le moment semble venu de préciser les concepts de « clerc » et de « néo-clerc » : opposé au laïc, le clerc est un ecclésiastique, détenteur d'un savoir reconnu. Par extension, c'est le lettré, le savant ou l'expert qui, contrairement à l'amateur, sait interpréter le secret des choses grâce à un savoir qui lui a été transmis par une institution forte, l'Église ou l'Université. À partir de là, il peut orienter vers la solution de problèmes, soutenir, donner des références ou des moyens pour intégrer les événements forts de la vie. Avec l'avance de la modernité, la critique institutionnelle a pris une certaine vigueur et les clercs aussi en viennent à douter d'eux-mêmes et à revendiquer une personnalisation de leur rôle : les prêtres ne sont plus seuls à faire de la catéchèse, ils réclament une formation psychologique et, avec certains scientifiques, ils prônent la confrontation avec la réalité sociale. Ils tendent ainsi la main à leurs collègues psychologues, psychothérapeutes et dans une certaine mesure travailleurs sociaux, ces néo-clercs qui fondent leur savoir sur une pratique de confrontation à la réalité sociale.

Il reste que le prêtre et le médecin (ainsi que le psychiatre d'ailleurs), comme experts de la gestion des problèmes de l'âme et du corps, gardent une grande légitimité au niveau de leurs discours et pratiques, alors que le travailleur social a toujours besoin des

autres (clercs ou néo-clercs) pour garantir le sérieux de son action et se démarquer des bénévoles.

De ce point de vue, ces autres qui, tout comme lui, œuvrent dans « l'humain » et la « relation d'aide » ne sont pourtant pas tous appréciés de la même manière. Par exemple, le sociologue est celui qui détonne le plus dans le « portrait de famille », tant il dérange et n'apporte pas grand-chose : « pourquoi ces commentaires alambiqués ? », « que peut-on en faire ? », « qui servent-ils en fin de compte ? » et « qui est ce spécialiste qui trouve si difficilement une place sur le marché du travail (au point de devenir trop souvent un concurrent gênant parce que bavard, défaitiste et surtout non marqué par la vocation...) ? ». Ce qui conduit une étudiante en éducation spécialisée à se dire « profondément choquée et blessée » par les résultats d'une recherche sur la pratique religieuse (Voyé, 1973) indiquant chez les classes populaires une tendance à privilégier le geste par rapport à la parole. Cela est étonnant quand on sait l'importance accordée dans ce secteur de travail au geste par rapport à la parole... La même étudiante appuiera son propos sur le bien-fondé de la non-directivité rogérienne et ne voudra rien entendre de la notion d'« éthos », considérée par elle comme la cause de la marginalisation.

C'est ainsi que le psychothérapeute et quelquefois le psychanalyste ont la cote auprès des travailleurs sociaux : apparemment, leur statut les rend moins dépendants de l'institution ; en outre, par leur pratique, ils aident à découvrir et à clarifier les motivations et ils sont portés, à travers une relation duelle, ou mieux au sein d'un petit groupe, vers « le grand déballage de tripes ». Cela fait dire à un travailleur social qu'une séance de modelage au cours de laquelle il a été invité à faire une sculpture les yeux fermés vaut plus que n'importe quel cours de psychologie (qui, par la force des choses, reste purement verbal).



Les forces du « sacré sauvage »

De par la mission qu'il se donne, le travailleur social se trouve sans cesse « à la marge », « aux frontières du social », « à la périphérie du système », « loin du centre », là où les règles du jeu se muent en exception et où le « hors-jeu » devient banalité. Comme le militant, il exige une attitude sérieuse et se sent toujours à la limite de la catastrophe : il semble rechercher les situations limites autant qu'il les redoute. À l'inverse du militant, le travailleur social ne proposera pas un changement des structures, mais une amélioration du milieu, ou un développe-

ment personnel, ou encore un changement des mentalités.

Il est temps de rappeler ici que l'on observe depuis longtemps dans le champ du travail social une affluence d'ex-séminaristes, ex-religieux ou théologiens, parmi les professionnels comme au sein des formateurs. À côté de personnages de « saints laïcs » ou de « nouveaux missionnaires », Joseph Wresinzsky, Paolo Freire ou Guy Gilbert guident la formation initiale autant que la formation continue, alors que l'histoire objective des professions d'aide n'intéresse que les historiens et quelques sociologues.

En Suisse romande, les assistants sociaux engagés dans l'action gérontologique se tournent volontiers vers Rosette Poletti, infirmière consultante pédagogique et aujourd'hui journaliste, qui s'est spécialisée dans l'aide aux mourants ainsi que dans les questions spirituelles liées à la maladie et à l'avance en âge. Madame Poletti est bien mieux accueillie que n'importe quel autre gérontologue soucieux de la fiabilité des résultats d'enquêtes et analyses scientifiques. C'est ce qui a fait dire à une assistante sociale lors d'un cours d'initiation à la gérontologie : « Mais ce qui compte c'est l'amour que nous donnons aux vieux. Seul l'amour peut leur réchauffer le cœur. Parlons plutôt de cela que de statistiques, qui de toutes façons sont fausses ! ».

De la même manière, les éducateurs spécialisés qui découvrent Émile Durkheim et son étude sur le suicide ne peuvent comprendre que les taux de suicide ne varient guère d'une année à l'autre dans une même société. Pour eux comme pour les autres travailleurs sociaux (Bodart, 1982 : 285-290), chacun des cas est unique et complexe ; il peut donc être traité de manière froide et détachée. Seuls les chiffres absolus peuvent être

pris en compte pour mesurer la gravité du problème au plan collectif, mais le maniement proprement dit des taux (pourcentages, taux pour 100 000 habitants) reste parfaitement incompréhensible, ce qui ne les perturbe guère. En effet, le caractère en partie mystérieux de la situation limite reste ainsi intact. Un autre éducateur spécialisé remarquera que « plus on fait des études sur la société, plus celle-ci va mal », comme si la mécanique sociale se vengeait quant elle se trouve en quelque sorte « violée ».

Au même titre que la connaissance, l'humour obéit dans le monde du travail social à certaines règles. Le milieu médical (ou paramédical) nous fournit à cet égard un exemple révélateur : l'étudiant en médecine ou en physiothérapie ne se sentira pas culpabilisé par le récit d'histoires de mauvais goût ou par l'imitation grotesque de malades récalcitrants. Au contraire, il y verra une possibilité de prendre quelque distance face à des réalités qu'il est obligé de côtoyer (souvent de toucher) sans maîtriser encore l'aisance de sa pratique. Vis-à-vis des mêmes malades, le travailleur social, qu'il soit stagiaire ou expérimenté, ne pourra rire et s'offusquera car, lui, il se sent proche de tout être humain vivant un drame et par déontologie il doit rechercher sans cesse la « juste distance ».

Ainsi, *l'humour-distanciation* sera considéré par le travailleur social comme une faute professionnelle, alors qu'il accueillera *l'humour-amalgame* comme une bouffée d'air frais : « l'art de lier la sauce », « de re-lier tous les éléments », « de rendre l'âme joyeuse » (Bodart, 1984b), bref de *re-composer* la perspective est toujours bienvenu. Dans le même ordre d'idées, les infirmières, qui depuis quelques années prennent distance par rapport à l'institution

hospitalière et revendiquent le primat de la relation sur la technicité des soins, proposent l'humour comme adjuvant thérapeutique : « Rions avec les malades » (Allin, 1987), surtout en utilisant le comique de situation (pour vaincre le stress et favoriser des relations moins hiérarchisées).

Le pôle négatif *décomposer* opposé au pôle positif *recomposer* : nous voilà donc face à l'un des principes organisant les pratiques, jugements et discours du travailleur social. Cette structure sous-jacente les conduit à préférer le *non-monopole*, la *non-spécialisation*, voire l'*ignorance*, pour se mettre en condition de *ressourcement*.

Dans ce sens, il m'est apparu que le travailleur social participait à l'approche du « sacré sauvage » (Bastide, 1975) et à son utilisation pour tenter de recréer un sens à partir du chaos et de l'absurde, autrement dit pour passer du pôle négatif de la structure (décomposer) à son pôle positif (recomposer).

C'est Roger Bastide qui a introduit ce concept de « sacré sauvage » (celui qui émerge en dehors des institutions religieuses établies) et qui l'a opposé à celui de « sacré domestiqué » (celui qui est géré par les institutions religieuses). Il observe que les sociétés traditionnelles se donnent les moyens de passer, entre autres par la transe, du « sacré sauvage » au « sacré domestiqué » sans perdre les bienfaits de la spontanéité et cela malgré les dangers et les désordres engendrés car ils sont de ce fait « digérés » presque aussitôt. Il constate par ailleurs que les sociétés modernes doivent « se retourner contre le vécu », « l'emprisonner derrière les barreaux de ses dogmes ou de sa liturgie bureaucratisée, de façon qu'il ne se réveille plus, en innovations dangereuses, en un autre discours

que le seul discours accepté par l'orthodoxie, ou ne s'exalte dans la démesure » (Bastide, 1975 : 225). C'est ainsi que le changement moderne (l'alternative ou la contre-culture) implique d'abord de « désagréger le sacré domestiqué pour faire jaillir, par en dessous, le sacré sauvage et toute sa furie » (Bastide, 1975 : 215).

Revenant à l'exemple du suicide, nous comprenons mieux maintenant que certains assistants sociaux se désolidarisent de ceux qui, prônant l'idée d'une volonté de Dieu sur notre existence, condamnent sans appel l'acte suicidaire, comme de ceux qui y voient l'œuvre d'une victime pure et simple. Se considérant certes comme un thérapeute affaibli (« un héros fatigué ») devant l'acte ultime de leur client, ils mettent en valeur surtout le geste destructeur d'un destin que l'on ne peut plus assumer. Dès lors, le choix puissant et riche de sens du suicidé, qui refuse un quotidien étouffant toute possibilité d'être et de s'affirmer, fait passer la volonté d'un humain (paradoxalement enfin lui-même) avant la volonté de Dieu. Une telle rationalisation permet en même temps de voir l'acte suicidaire comme une « invitation à la vie, à l'espoir et à la spiritualité » et de se sentir « un héros revitalisé », davantage encore préoccupé par le destin des autres vivants et par les moyens de garantir la réalisation de leurs projets (Bodart, 1982 : 285-286).

« Donner une âme », « humaniser les temps et les espaces », « produire du sens » quoi qu'il arrive, « re-lier les hommes entre eux », par leurs projets, leur vécus ou leur savoir-faire, telles sont les différentes versions d'une même quête du « sacré sauvage » à *domestiquer soi-même* pour se *réapproprier* les forces de vie. Ce qui (bien sûr) ne se passe pas en faisant l'économie des paradoxes

de toutes sortes (Bodart, 1984b). Avant d'être entraîné au « double jeu » par sa formation, ses stages et son expérience professionnelle, le travailleur social y est souvent prédisposé par la trajectoire sociale de sa famille. Bien que ce sujet se révèle particulièrement tabou dans le champ du travail social, je vais tenter maintenant d'en cerner l'impact sur la vie professionnelle et sur ses aléas.

Divers modes de gestion du paradoxe

On trouve de par le monde toutes sortes de tables dans les salles de réunion les plus diverses. Quelques-unes sont en verre et il arrive que, dans le champ du travail social, leurs utilisateurs en fassent un symbole de « glasnost » et, par là, une preuve de l'absence du non-dit : « ici, on n'a rien à cacher, on peut tout se dire, on est d'ailleurs tous égaux ». Par ailleurs, l'origine sociale y est un sujet particulièrement tabou : tous taisent la profession de leur père, non parce qu'ils en sont honteux mais parce qu'une sorte de mise à nu est censée permettre un « redémarrage à zéro » après un « retour à l'innocence ».

Certains vont plus loin et idéalisent le passage dans une sorte de cocon fœtal que sont les groupes dits de développement personnel, ou certains groupes de formation ou de supervision. Dans

son analyse de l'éducation spécialisée, une sociologue française (Muel-Dreyfus, 1983) emprunte à René Kaes le concept du « fantasme d'autoformation », par lequel la personne est amenée à imaginer pouvoir tirer d'elle-même sa propre substance sans passer par l'Autre, c'est-à-dire à s'inventer une « naissance sans parents » ; cela, par ailleurs, est typique de l'adolescent en crise qui se trouve en quête d'une nouvelle famille. De son côté, Alain Boss parle de « l'adolescent retardé » (1981 : 90) qui dort en chaque éducateur spécialisé et se manifeste à travers l'inconscience liée à l'enthousiasme, ou son goût pour « une pratique qui s'appuie sur l'éphémère pour durer, sur l'improvisation pour créer et sur la spontanéité pour rassembler » (1981 : 47).

Une telle recherche de « naissance sans parents » n'exclut pas la reprise, sur un plan moins conscient il est vrai, de l'« éthos familial » pour remodeler les découvertes qui jalonnent la formation professionnelle et se répercutent sur la trajectoire personnelle du futur travailleur social. Ainsi, pour une partie des étudiants, la certitude de soi est fondamentale. Ils appartiennent à un milieu dominant depuis plusieurs générations et ont intériorisé l'*aisance* et le sens du « calcul à long terme » comme celui du « jeu au maximum de gain », mais ils ont en même temps le sentiment d'un « trop-perçu à rendre ». Être ainsi toujours du côté des privilégiés devient culpabilisant. Il faut donc retrouver une certitude grâce à une sorte de « renaissance » en se mettant au service de ceux qui vivent le « rien-perçu » et se donner une mission de leader auprès des défavorisés. Se trouver et du côté des privilégiés et du côté des défavorisés permet de réaliser, en partie du moins et souvent pour un

temps, un fantasme de « mise à nu ». L'*aisance* intériorisée est ainsi offerte pour essayer de compenser l'insécurité, le mal de vivre, le manque matériel ou la dépendance culturelle.

À l'inverse, pour une autre partie des étudiants, la certitude de soi s'acquiert difficilement et patiemment. Ils appartiennent à un milieu méritant mais non reconnu, ont intériorisé la *vertu* et le sens de la « prudence » comme celui du « jeu au moindre risque », mais ils ont le sentiment d'un « pas-assez-perçu ». Être ainsi rejeté ou marginalisé par le milieu dominant devient mobilisant. Il faut donc revendiquer sa propre reconnaissance sociale en se proposant, selon une première version, comme tierce personne entre les défavorisés et les privilégiés, ou, selon une autre version, comme porte-parole des défavorisés. Comme tierce personne, le travailleur social ne se verra *ni* du côté des défavorisés *ni* du côté des privilégiés, voulant rompre avec son passé et se reconstruire en tant que personne entièrement autonome. Comme porte-parole, il sait qu'il pourrait se retrouver ou bien du côté des défavorisés ou bien du côté des privilégiés, mais il s'engage avec les premiers *contre* les seconds pour donner sens à son passé et se donner une personnalité en essayant de modifier le cours de l'histoire.

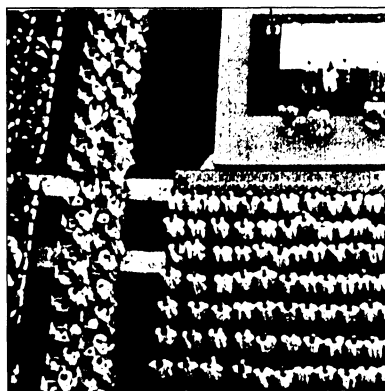
L'aspiration à recomposer s'enracine donc dans l'une ou l'autre des trajectoires familiales qui viennent d'être décrites. Elle se greffe aussi souvent sur une carrière professionnelle dans laquelle le travail social n'est qu'une étape : une seconde phase après insatisfaction, une première phase avant toute autre chose, une errance à travers les différents terrains du « social », ou encore un parcours de parfait « néo-clerc ».

Une phase de reconversion professionnelle

D'abord, le travail social n'est pour certains qu'une phase de reconversion professionnelle : ils ont été employés de bureau, secrétaires ou instituteurs et, insatisfaits de cette première activité, ont cherché dans le terrain particulier du « social » à joindre ce qu'ils croient être l'utile et l'agréable. Particulièrement exigeants en ce qui concerne l'approche des techniques d'aide et l'évaluation des interventions sociales, ils mettent l'accent sur le plaisir à être responsable d'un travail entrepris librement et « réalisé de A à Z » (Baeriswyl, 1989) mais regrettent la difficulté qu'ils ont à apprécier réellement le « produit fini » de leurs efforts. Issus des classes moyennes, ils en partagent l'« esprit utilitaire » (Gouldner, 1989) mais y ajoutent une « exigence de plaisir », dont ils doivent cependant garder la maîtrise.

L'anecdote suivante m'a permis de comprendre ce mécanisme : responsable de formation, j'ai dû organiser une évaluation individuelle des cours qui se révélait de plus en plus impopulaire. Pour redynamiser la procédure, j'avais imaginé une loterie dont l'enjeu consistait en un certain nombre de participations financières à n'importe quel cours de développement personnel laissé au choix des heureux gagnants. À mon grand étonnement, le tollé fut presque général : « vous n'êtes que des marchands de savonnets », « vous ne nous achèterez pas », « non, mais vous nous prenez pour des enfants... ». Autrement dit, une évaluation de cours, c'est du sérieux ; le ludique n'y a pas sa place. Or, quel ne fut pas mon étonnement de constater que ceux qui avaient crié le plus fort au début de l'opération tentaient leur chance peu de temps après en envoyant discrètement leurs ques-

tionnaires dûment remplis. Au début, ils se sentaient exclus de la structure utilité-plaisir que j'avais moi-même mise en avant ; avec le temps, ils avaient compris qu'ils pouvaient quand même être les artisans de la recomposition de cette structure en se donnant une chance de gagner un bon pour une formation personnelle grâce à la formation continue que leur offrait leur employeur.



D'une phase initiatique à l'errance professionnelle

Phase de reconversion donc pour certains, phase initiatique pour d'autres. Lorsque les travailleurs sociaux ne sont encore que des « adolescents retardés » (Boss, 1981 : 90-91), les moments forts des études ou ceux de la carrière professionnelle peuvent leur donner soudain l'occasion de « voir clair » en eux-mêmes. La vocation s'ébranle alors et les dilemmes institutionnels deviennent vite insupportables. Le passage par le terrain du « social » se mue, pour quelques-uns, en un faire-valoir qui enrichit leur reconversion dans l'enseignement, le journalisme ou l'activité politique, pour ne citer que les cas les plus fréquents.

Pour la majorité cependant, la carrière entière est consacrée à diverses activités dans le vaste terrain du « social ». Ce sont les meilleurs « clients » de la formation

continue : de crise en ras-le-bol, de mise en doute en quête de nouvelles techniques, ils sont avides de méthodologies nouvelles (presque aussi fréquentes que les saisons vestimentaires). Une perspective davantage stratégique leur est alors accessible : ils commencent à apprécier les critiques institutionnelles (elles permettent de voir combien l'institution peut être « mauvaise mère »), les analyses sociologiques (qui font trouver un « coupable » dans le système), ou les supervisions (on pourra mettre le doigt sur leurs erreurs de jugement ou d'attitude). Leurs attentes se rapprochent en cela des préoccupations typiques des classes moyennes, qui visent à « transformer sans cesse les choses inutiles en « sous-produits » utiles » (Gouldner, 1989 : 33). L'image particulièrement forte utilisée dans un article canadien (Bourgault, 1981) pour définir le « ras-le-bol » professionnel frappe toujours l'imagination des travailleurs sociaux : « mourir d'épuisement comme un caméléon sur une jupe écossaise », c'est ce qu'ils redoutent et parfois ils fuient sans désespérer de trouver un moyen de se sortir de n'importe quel paradoxe.

Un parcours de parfait « néo-clerc »

Quelques rares travailleurs sociaux semblent effectivement avoir trouvé ce moyen, l'avoir même forgé eux-mêmes ou avoir déniché le terrain susceptible de l'accepter. « Jongler » avec les paradoxes n'est plus un mystère pour eux ni un travail fastidieux ou déplaisant. À ce propos, Alain Boss cite Fernand Deligny, qui tente de cerner le rôle de l'éducateur spécialisé de cette manière : « Si tu joues au policier, ils joueront aux bandits, si tu joues au bon Dieu, ils joueront aux diables, si tu joues au geôlier, ils joueront aux

prisonniers, si tu es toi-même, ils seront bien embêtés » (Boss, 1981 : 85). Si le rôle se définit par l'attente de l'autre, un moyen de sortir du paradoxe consiste à se placer à un autre niveau (hors rôle) ou à le rendre ambigu (double rôle). Dans ces cas, il s'agit de se recentrer ou, selon la perspective jungienne, de s'individualiser. Ce qui amène un travailleur social à la conclusion suivante : « Pour moi ce concept dégage une étrange ressemblance avec le mythe de Sisyphe, vu sous son angle positif. C'est un labeur incessant, toujours recommencé mais qui loin de me désespérer me rapproche de l'essentiel, c'est-à-dire de la réalisation de ce que je suis, une totalité, un ensemble cohérent et intégré » (Baeriswyl, 1989 : 98). Il s'agit donc de recomposer un certain savoir directement ancré dans le quotidien et de se réapproprier un certain pouvoir dans une zone décentrée par rapport à l'avance de la modernité.

C'est ainsi que certains travailleurs sociaux se distinguent par leur capacité de gérer les paradoxes, de s'en nourrir pour travailler ou tout simplement pour vivre dans la convivialité. Ils étonnent aussi par leur facilité à parler de leurs réalisations et de leurs projets. Il m'est apparu que ceux-là, contrairement aux autres, ont intégré dans leur esprit comme dans leurs activités ce que Lévi-Strauss

appelle le « bricolage de la pensée sauvage » : « de nos jours, le bricoleur reste celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art » (Lévi-Strauss, 1962 : 26). J'ai montré ailleurs (Bodart, 1985) pourquoi tout travailleur social était plus attiré par une perspective mythique de l'intervention sociale que par son aspect stratégique. Le parallèle avec l'esprit bricoleur permet d'élargir ici la compréhension du rapport *clerc-néo-clerc* dans le champ du travail social. En effet, l'esprit bricoleur se nourrit d'éléments hétéroclites accumulés au fil du temps et au gré de découvertes inattendues ; il n'exclut pas pour autant la qualité de l'œuvre ni le génie de la méthode.

Pour le professionnel, il est en général désagréable d'être traité de « bricoleur » (Crettaz, 1991). Mais, nous l'avons vu, le travailleur social n'est pas un professionnel comme les autres : il refuse le monopole et la spécialisation ; il se méfie de l'intellect pur ; il n'accepte de « se frotter » à l'une ou l'autre théorie que si celle-ci se veut rassurante ou si celui qui la vulgarise se montre séduisant. En fin de compte, c'est en lui-même que le travailleur social croit pouvoir trouver les moyens de sortir avec quelque succès des situations limites : le contact avec divers clercs ou néo-clercs est perçu comme une expérience au même titre que les autres rencontres professionnelles. Or, ce qui a été vécu devient, pour lui, une sorte de « trésor » qu'il convient de conserver « à l'état brut » et qui, cependant, ne pourra jamais être réutilisé comme tel : ces « résidus de vécu » devront toujours faire l'objet d'une *recomposition* singulière, le plus souvent improvisée, faisant appel aux forces vives du « sacré sauvage », donnant de l'utilité à ce qui n'en a pas (ou plus)

et cherchant à se ré-approprier un espace de décision ou d'émergence de sens.

Josianne Bodart Senn
Éducation des adultes¹
Gland, Suisse

Note

¹ L'auteure est sociologue. Spécialisée dans les questions de gérontologie, elle est consultante indépendante en matière d'éducation des adultes et rédactrice romande de la revue *Éducation permanente*.

Bibliographie

- ALLIN, A.-C. 1987. « Lettre ouverte aux malades qui ont des infirmières... trop sérieuses », *Soins infirmiers*, 1 : 65-71.
- BAERISWYL, J.-M. 1989. *Assistant social, quelle identité ?* Mémoire de fin d'études de l'École d'études pédagogiques et sociales de Lausanne, 121 p.
- BASTIDE, R. 1975. *Le Sacré sauvage et autres essais*. Paris, Payot, 236 p.
- BODART, J. 1982. « Modernité et néo-clercs. À partir de l'image de soi du travailleur social », *Social Compass*, 4, 283-295.
- BODART, J. 1983. *Conceptions du travail social et positions d'intermédiaire*. Dissertation doctorale présentée à l'Université de Louvain-la-Neuve, 308 p.
- BODART, J. 1984a. « Clown, médecin... ou photographe ? », *Social*, 1 : 15-20.
- BODART, J. 1984b. « Les paradoxes du travailleur social : fatalisme ou stratégie ? », *Travail social*, 12 : 2-7.
- BODART, J. 1985. « Perspective mythique et perspective stratégique dans le travail social », *Revue française des affaires sociales*, 1 : 63-76.
- BOSS, A. 1981. *Éducation paradoxale : limites et perspectives*. Université de Genève, Série Mémoires de licence, Cahier no 15, 126 p.
- BOURGAULT, D., et M. MELOCHE. 1981. « Le burn-out ou mourir d'épuisement comme un caméléon sur une jupe écosaisse », *Intervention*, 61 : 58-67.
- CRETIAZ, B. 1991. « Le concept de bricolage. Précisions méthodologiques »,

Info 21 — Programme du Fonds national suisse de la recherche scientifique, 14 : 5-7.

GOULDNER, A. W. 1989. « La classe moyenne et l'esprit utilitaire », *Revue du Mauss*, 5 : 14-38.

HIERNAUX, J.-P. 1977. *L'Institution culturelle*. Tome II : *Méthode de description structurale*. Louvain, Presses universitaires, 169 p.

LÉVI-STRAUSS, C. 1962. *La Pensée sauvage*. Paris, Plon, 389 p.

MUEL-DREYFUS, F. 1983. *Le Métier d'éducateur. Les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*. Paris, Éd. de Minuit, 269 p.

REMY, J. (sous la direction de). 1990. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 236 p.

VOYÉ, L. 1973. *Sociologie du geste religieux*. Bruxelles, Éd. Vie Ouvrière, 319 p.